

"HIER", A BERLIN

Des yeux de cristal bleu dans un visage de passionaria. Elle me parle du voyage qu'elle va faire... quatre jours à Berlin à la découverte de l'Art contemporain... des visites de musées et de galeries... un petit groupe sympa, quinze personnes au plus... pas trop cher...

Mon regard doit se faire rêveur.

- Et si tu venais avec nous ? lance Raphaëlle.

Il n'est pas huit heures du matin, l'avion qui nous emmène roule sur la piste d'Orly, quand je questionne mes voisins :

- Pourquoi vous intéressez-vous à l'art contemporain ?

- Parce que je comprends tout de suite... parce qu'il n'y a rien à savoir avant... Pardon !

Les moteurs se sont mis à gronder, l'avion va décoller, c'est l'heure des sensations fortes, plus question de parler, Claire se retourne vers le hublot.

- Des amis m'ont entraîné, élude Luc, mon autre voisin, avant d'enchaîner sur une histoire drôle.

Pendant que nous quittons en taxi l'aéroport de Berlin pour le centre ville, quelqu'un traduit une affiche publicitaire.

- J'ai bien compris ? je demande. A Berlin, on écrit "hier" pour dire "ici" ?

- Exact.

Ce tout petit mot de quatre lettres - mon "hier" français qui, à Berlin, a brusquement changé de sens, reviendrait me tarabuster dans la nuit. Et si cet "hier", que je découvre agent double, avec

une identité dans un pays, et une autre dans un autre, portait un message ? S'il révélait l'intention de Berlin d'effacer le passé pour n'être plus qu'ici ? De préférer la Géographie à l'Histoire ? Et de voir le lieu remplacer le temps ?... Absurde, je m'objecte à moi-même. Comment réaliser cette substitution ?... Oh tranquille, tranquille, je réplique. Comme ces enlèvements dont personne ne s'alarme. L'actualité glisse sur eux comme sur une flaque d'huile. Tout juste s'il se murmure : "Untel aurait disparu, savez-vous ?" "Impossible ! ça laisserait des traces". "Des traces, peut-être, mais qui s'effacent..."

L'étrange c'est qu'en plein jour et les yeux grands ouverts, j'ai bel et bien visité un Berlin où "hier" se réduisait à quelques traces indécrottables, ou négligées par les nettoyeurs. "Ici" occupait toute la place. Enfin, une place dominante... Un "ici" que les grandes formes d'un art dit "contemporain" ne cessaient de remplir et de renforcer.

À peine arrivée, j'ai choisi de partir seule à la découverte, avec un plan et une carte de métro illimitée. Le ciel était blanchâtre. Il faisait lourd. J'avais envie de flairer la ville. Un projet on ne peut plus flou.

Ma balade solitaire débute par mille pertes de temps. Tenter de comprendre la signalétique d'une ligne de métro... chercher sur un plan des noms imprononçables pour quelqu'un comme moi qui ne connaît pas dix mots d'allemand... descendre à différentes stations,

histoire d'entrevoir à quoi ça correspond dehors... reprendre le métro... en ressortir... arpenter, cette fois, une longue rue toute droite, y transpirer sous ma veste en toup, mon sac alourdi par le parapluie pour le cas où, et mes collyres obligés... croiser un magasin genre tout en stock et y acheter le déodorant qui remplacerait l'aérosol, confisqué pour dangerosité par les employés du contrôle, ce matin, à Orly... retourner dans le métro...

Le métro U de Berlin avec lequel je me familiarise n'a ni la lumière, ni le laci de couloirs, ni les quais étroits de celui de Paris. Il lui manque aussi la céramique blanche ponctuée d'affiches qui, à Paris, fait penser à une bande dessinée cryptée qui se déploierait, ou s'entortillerait, c'est selon... Il n'évoque pas non plus un forage de taupes géantes, mais une succession de places souterraines, soutenues par des colonnes de métal, grossièrement peintes et boulonnées, que relie entre elles de vieux trains poussiéreux, étriqués et provinciaux au point d'avoir toutes leurs vitres voilées non de tags violents et multicolores, mais de sortes de décalcomanies, façon dentelles de grand-mère, répétant ennuyusement la forme blanche et stylisée de la porte Brandebourg... En entrant dans ce genre de wagon, on s'attendrait à trouver un chat endormi sur un coussin brodé de l'"Angelus" de Millet, une couronne de mariée sous globe, et un porte-pipes sur la cheminée... Oh ! j'allais oublier *"la pendule d'argent. Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui dit : je vous attends..."*

Mais c'est tout autre chose qui me frappe quand je replie mon plan comme, en d'autres temps et d'autres lieux, on replierait un éventail. Ce qui m'entoure dans ce wagon c'est la vie courante, banale, débrouillarde et active de ceux qui ne sont nés ni coiffés, ni avec une cuiller d'argent dans la bouche, ni sortis de la cuisse de Jupiter. Je veux dire la foule solitaire, remuante et braillard, des garçons et des filles cool qui mor-

dent dans des sandwiches tirés de sacs en papier brun, forcément recyclable. Ou sucent à travers des pailles de nylon la perfusion liquide qui leur vient de gobelets en carton blanc plastifié. Ils se tiennent debout, pressés les uns contre les autres, et s'accrochent aux barres... Une tour, vraisemblablement turque, se dessine derrière eux. Une tour humaine, large et massive, dont chaque trait du visage -les sourcils, les paupières, les lèvres, l'ombre des narines et de la moustache- est largement souligné de noir. Un personnage à la Rouault. Ou dans le genre "Sarcophage du Fayoum"... Et, juste à côté d'elle, une femme que j'imagine sortie d'un tableau expressionniste. Nez pointu, lèvres pincées, regard vert, chevelure rousse, joues orange ombrées de mauve.

À l'extérieur, la chaleur pèse, et la rue s'affiche cosmopolite. Il y a de la poussière, des déchets, et cent odeurs de poisson frit. La plupart des silhouettes que je croise pourraient se rencontrer dans un marché moyen-oriental. Ou parmi les figurants d'un film de Wim Wenders. Ces gens sont-ils abîmés ? Ou simplement pas arrangés à la mode des magazines ? Je remarque un homme petit, chaussé de lunettes de soleil, dont les cheveux aile de corbeau sont mi-longs, et les jambes arquées dans des bottes de cow-boy. Et note aussi deux mendiants -à deux coins opposés du même carrefour- deux opulentes maternités avec, chacune, un enfant allongé au travers des genoux. Quoiqu'il en soit, je suis en Allemagne où les rues se traversent au feu rouge. Jamais avant. Même sans voiture à l'horizon.

Sans trop m'éloigner de la bouche de métro qui vient de me cracher, je flotte là, une heure ou deux, le nez au vent. Le nez plutôt au désir d'un souffle de vent. Partout des façades plates. Leurs fenêtres régulières et alignées évoquent le papier quadrillé. Quelques nuances de couleur fractionnent, seules, l'ensemble en une suite d'immeubles dont chacun se



démarque de son voisin par un ton plus brun, plus jaunasse, plus verdâtre, ou moins gris... Les magasins, quand ils ne se contentent pas d'empiler des choses à manger sur d'autres choses à manger, sont marqués par la récupération, le décrochez-moi ça, la nostalgie d'objets désuets, ou la provocation classique des têtes de mort et des bijoux à clous...

Soudain un désir se fait jour en moi. Aller au Musée Juif. Mes sept mois passés, l'année dernière, à travailler avec un ami, Henri B., à un manuscrit sur ses années de déportation-manuscrit que mon co-auteur a arrêté la veille du jour où Plon nous envoyait un contrat- me l'impose.

Reste à interroger mon plan... y construire un itinéraire... tenter de le reproduire dans des rues et des avenues... me tromper... revenir sur mes pas... retourner à mon point de départ... repartir presque au hasard et tomber

alors sur le Musée Juif inspiré à Daniel Libeskind par la volonté hitlérienne d'exterminer les Juifs...

L'ensemble, à première vue, fait neuf, clair et très net. Mais la perte de repères est la base de toute la construction. Égaré par l'absence d'angle droit, on s'y sent là, et repoussé à la fois. L'aigu, l'obtus, l'oblique et le gauchi règnent sur le sol, les murs et les couloirs. C'est consistant, instable et aberrant. Disons, instable avec consistance... Le bouleversement produit est aussi physique que mental ou spirituel. Partout on s'y découvre trompé, berné, joué, manipulé... Jusqu'à la murette, sur laquelle je m'assieds. Devant quarante-neuf colonnes à pans coupés, couronnées d'oliviers. Des colonnes tellement serrées que, comme dans une forêt trop dense, ou une foule trop serrée, les rayons de soleil ne touchent pas les galets qui rendent le sol incertain ... Jusqu'à cette murette donc, qui se découvre inclinée

vers l'avant. Comme pour m'évincer.

Avant de rejoindre le groupe des autres, mon programme du lendemain débute par "l'Ile aux Musées". Pas trop de mal à me débrouiller dans un réseau de métro différent, mais, rendue à destination, je prends, coup sur coup, deux rues à contre sens...

Quelle sensation de permanence par contre, une fois entrée dans l'Alte National Gallery Museum ! Ce vieux musée prussien affiche la pompe opulente et écrasante des grandes institutions du XIXe siècle. On y marche sur des sols carrelés de marbre, le long de murs couverts de damas rouge, sous des plafonds si hauts qu'ils poussent aux rêves de grandeur. Impression d'avoir quasiment pour soi seul un palais dont les souverains sont des tableaux et les majordomes des gardiens de musée.

Dans la première salle, plein les yeux, une "Vague" de Courbet. Une toile, comme faite de deux tableaux superposés. En haut, des cumulus sombres y roulent sur un ciel clair, tandis qu'à l'étage au-dessous, dans une mer d'encre épaisse, des trombes d'eau jaillissent, éclatent et écumant. Menace de catastrophes et voluptés picturales. Un tableau qui date de 1870 quand l'Allemagne, sous le chancelier Bismarck, et la France, dont Napoléon III était empereur, se faisaient la guerre, un an avant la Commune de Paris qui devait couper en deux le destin de Courbet.

Après les ombres et les lumières de Courbet, celles d'un Goya mystérieux... D'un Corot frémissant... Puis c'est Adolph Von Menzel (1815-1905), le grand peintre de ce musée. Pas le courage de faire très attention à ses grandes œuvres. Mais je n'ai pas oublié sa "Tête de cheval", et, plus loin, sa peinture d'un pied blessé.

Grimpette au troisième étage pour rencontrer l'autre vedette du lieu, Gaspar David

Friedrich. Du mal à quitter son "Moine devant la mer" de 1809-1810 -une infime silhouette debout au milieu d'une infinité de gris évoquant le sable, la mer et les nuées d'un ciel démesuré. En comparaison, ses autres œuvres exposées ici me paraissent -peut-être parce que je suis fatiguée ? tourner à l'illustration fantastique, et au procédé.

Oui, je suis fatiguée. Au point de réduire ma visite du musée voisin, le Pergamon Museum, à deux salles. Mais quelles salles... !

La première, gigantesque, est toute occupée par le Grand Autel de Pergame, construit au IIe siècle av. J-C dans la Turquie actuelle, qui a été exhumé, démonté et transporté à Berlin à la fin XIXe. Sa frise sculptée, de 110 mètres de long, nous fait contempler le combat des Dieux de l'Olympe contre les Géants des origines. Un combat d'une actualité éternelle pour qui connaît la sensation d'arracher chaque bribe de son travail au désordre de ses émotions et de ses sensations. Sans même parler de la beauté érotique de tous ces corps enchevêtrés

Quant à la deuxième salle... C'est au pied d'une des portes monumentales de Babylone qu'elle vous place. Couverte de céramique bleue, cette porte, dite "porte d'Ishtar" fut édifée sous Nabuchodonosor II, en 575 avant J-C, et apportée à Berlin en 1902. Ses bas-reliefs de briques émaillées, couleur de lapis-lazuli, alternent des rangées de taureaux et d'autres de dragons -Mushkhushu de leur petit nom- qui ont une tête de serpent avec des cornes, une queue de vache, des pattes avant de lion, et des pattes arrière de rapace.

Adieu, Mushkhushu ! Sans traîner les pieds, mais avec perplexité, j'ai maintenant rendez-vous avec le groupe qui doit m'introduire à l'art dit "contemporain"... Cet art, censé s'affranchir du passé dont tu viens, Mushkhushu,

avec Courbet, Pergame, Menzel, Gaspard Friedrich, et tant d'autres... Cet art dont l'ambition pourrait bien être de limiter "hier" à sa seule acception allemande : ici... ici et maintenant... ici-bas...

Eh bien, je dois reconnaître qu'au musée Martin Gropius, l'exposition d'Olafur Eliasson m'a impressionnée. Après nous avoir promenés devant un mur animé d'ombres chinoises de taille humaine, que nos présences modifient, elle nous emmène dans une soupenne, tendue de papier alu. On s'y croit -quoique à une tout autre échelle- au centre de ces miroirs déformants qui me saisissaient, enfant, et qui, loin de me sembler malmenier le réel, paraissaient afficher les troubles qui m'habitaient... De là, le circuit nous fait traverser une enfilade de pièces remplies de brouillards diversement colorés. On s'y enfonce comme dans une tranche napolitaine. Vague pensée d'un "sfumato" à la Léonard de Vinci. Et puis, fini, je ne cherche plus à comprendre. Je ne suis plus que dedans, plongée, immergée dans quelque barbe à papa qui ne poisserait pas, mais qui, brutalement, se transforme en une ouate rouge feu dans laquelle je ne m'aventure qu'à pas très comptés et les mains tendues en avant... Des braves accompagnent notre sortie, "cet artiste est un malin !" "ça fait du bien de voir ça ! c'est direct et c'est simple"... Mais cent questions tournent sous mon front. En quoi ces jeux sur le fauxsemblant, ces sculptures immatérielles et ces mises en scène hallucinatoires sont-ils de l'art ? En quoi ne le sont-ils pas ? Des attractions de music-hall sont-elles de l'art ? Le Musée Grévin est-il de l'art ? À quoi tient la différence entre un forain et un artiste ? A une idée... ? Une intention... ? Un mot... ?

Après ça, je n'ai plus cessé de me perdre. Un peu. Beaucoup. Passionnément. Pas du tout... Des installations dites artistiques, on nous en

a tellement montré ! J'ai vu présenter en photo l'enregistrement sismographique de la battue d'un chef d'orchestre pour la 5e symphonie de Gustav Mahler... Coloriser des bouses d'éléphants dans les teintes fraise, pistache et vanille de pâtisseries anglaises, et les exposer sous des cloches à gâteaux... Peindre un drapeau américain aux couleurs de l'Afrique, et en découper un autre dans le carton ondulé sur lequel les SDF dorment dans nos rues... Présenter des collections d'objets aussi hétéroclites que ceux qui s'accumulent dans les fonds de tiroir et le fouillis des ateliers... Numéroter des galets... Montrer un recueil de poésie anglaise comme une suite quasi-incohérente de lettres parce que sans ponctuation, sans majuscule en tête des phrases et des noms propres, et sans même d'intervalle entre les mots, les phrases, et les paragraphes... Projeter dans l'obscurité ce qu'il fallait de lumière, là où il le fallait, pour donner l'impression d'une porte entr'ouverte... Faire apparaître, dans un cylindre oscillant rempli d'eau, une frêle colonne d'eau qui, en se dissociant du reste, se dressait en tournant sur elle-même avec des allures de mini-cyclone, de cordon ombilical, de vis sans fin, ou de cobra translucide... Allonger devant une fenêtre un cadavre de cire, revêtu d'un pyjama de marque... Exposer un tableau de très haute et très large taille, fait d'une seule immense feuille de ce papier d'argent qui recouvre les tablettes de chocolat, en affichant le coût de sa matière première, 2,50 euros du mètre carré, je crois... Peindre une longue et mauvaise, mais très esthétique, imitation de Vasarely, censée évoquer l'avenir de la peinture sur le couvercle des boîtes de chocolat... Suspendre un gros pendule capable d'éviter la personne qui se met sur sa trajectoire (là, j'ai entendu crier "super !" "dément !") ... Aligner une série des photos de l'artiste qui se construisait des cabanes dans des chambres d'hôtel... Récupérer une cloche d'église, sans

battant, et l'exposer comme une œuvre personnelle... Façonner -c'était de Kitty Krauss, et j'ai vu dans cette œuvre des figures d'introversion, voire d'autisme- des cubes de verre mal jointoyés dont les faces externes étaient opaques, et les internes réfléchissantes ; allumer à l'intérieur de chacun de ces cubes une ampoule électrique dont la lumière, brûlante à l'intérieur, ne pouvait rayonner dehors qu'à la jointure défectueuse des faces opaques... J'ai vu aussi déployer et emmêler des rubans rouges, jaunes, bleus et verts sur plusieurs mètres de long avec une présentatrice à côté pour exposer l'intention du créateur de cette œuvre : dessiner des paysages avec des rubans... au premier abord, cela semble absurde, ce fatras géant de couturière est si loin de faire penser à un paysage ! Et puis, le cerveau se met en branle, pourquoi en effet ne pas évoquer des paysages à l'aide de rubans ? Est-ce que toute représentation, même sensible, même ressemblante, est autre chose qu'une représentation ? Le pinceau de Cézanne comme l'encre de Chine du moine Citrouille-Amère n'ont pas plus peint de paysages que Magritte n'a peint de pipe avec son image de pipe qui "n'est pas une pipe"...

Qu'est-ce que c'est ? se demande-t-on. Ça veut dire quoi ? Et, techniquement, c'est fait comment ?

Prétendre se limiter à ici et maintenant suffit en effet rarement à donner la belle simplicité de l'immédiat. Loin d'en appeler au seul regard décalé et au pas de côté des évidences dérangementes, l'art dit contemporain, ou "conceptuel", contraint généralement ses fidèles à des exposés pédants. Ce côté bourrage de crâne "vous me l'apprendrez pour lundi, et me le récitez sans faute par cœur" fait marmonner à Babette, près de moi, que les œuvres qu'on nous présente "ne peuvent se passer de bla-bla".

Comme je me retourne pour lui sourire, elle poursuit :

- Moi, ça m'est égal de quoi parle une œuvre... Les autres, ce qui leur plaît c'est que, comme en classe, il faut essayer de comprendre et de retenir... Désolée, mais pour moi, ce qui compte, c'est ce qui me touche.

Tout bien vu, moi, ce qui m'a spécialement... comment dire ? touchée ? frappée ? soufflée ? pendant ces premiers pas dans l'art dit "contemporain", c'est un concentré d'histoires et de l'Histoire. Le bunker Boros, siège de la collection Boros. Vague allure d'antique temple maya. Et authentique bunker de béton bleu, élevé en 1942 par les équipes d'Albert Speer, l'architecte d'Hitler, pour protéger des bombardements alliés entre 2000 et 5000 Berlinois. En 1945, après la défaite allemande, ce bunker a été transformé en prison pour anciens Nazis. En 1957, sous occupation soviétique, il est devenu le "Bunker-Banane", un immense dépôt pour les fruits et légumes importés de Cuba. La réunification de l'Allemagne en 1990 en a fait un mauvais lieu par excellence -celui de la techno, de la drogue, du sexe et de la SM-. Jusqu'à ce qu'en 2003, un publicitaire milliardaire, pas loin de se prendre pour une incarnation de Goldfinger, le rachète. Suivent cinq années de travaux. Maintenant ce bunker de cinq étages comprend, sous un penthouse avec piscine à son sommet, 3000 m² pour exposer une collection d'art contemporain. "Ici, on ne sait pas bien ce qui vient de la guerre, et ce qui vient des artistes" souligne la jolie Française archi-diplômée qui nous présente ce bunker et sa collection.

... il y aurait tant à ajouter !

Tant d'autres images se pressent encore sous mes paupières. Ainsi notre dernier jour à l'hôtel, quand la salle du petit-déjeuner s'est remplie de jeunes hommes vêtus de noir, tee-shirts blason-

nés Polizei et pantalons ceinturés d'armes : pistolets, matraques, menottes, étuis divers.

Le baraqué venu s'asseoir devant moi a l'épau-
le massive, et le visage ferme, droit et régulier.
Une troisième tasse de thé me donne tout loir-
sir de noter la douceur de ses yeux et de ses
doigts pendant qu'il se tartine de beurre une
moitié de petit pain, y superpose des rondelles
de concombre, de saucisson rouge et d'œuf
dur, complète, en ordre inversé, avec d'autres
rondelles d'œuf dur, de saucisson rouge et de
concombre, puis pose en couvercle sur ce
sandwich un second demi petit pain beurré.
Peu après, il mélangera dans un bol, sans en
perdre une goutte ou une miette, un yaourt,
un peu de lait, de la salade de fruits et des
céréales. Sa maman serait contente.

J'ai vécu ce face-à-face avec ce policier soi-
gneux comme une vidéo grandeur nature...

Comment ne pas voir une autre manifestation
d'art dit "contemporain" dans cette transcrip-
tion burlesque d'une fête au bunker Boros,
fournie par la traduction automatique
d'Internet : *"Christian Boros week-end dernier
invité à l'avant-première exclusive de son musée
privé de nouvelles dans le bunker de Berlin.
La dique internationale d'art a été ravie. Donc,
à couper le souffle de l'art contemporain a été
présenté rarement. Il a été un couronnement
-et pas seulement un complément glamour plutôt
cassant Berlin Biennale. Il a été l'aboutissement
d'un rêve triomphant fous les collectionneurs :
endroit frais, dans le bunker contemporaine
nazis monstrueux et que j'ai mis le gâteau sur le
dessus de celui-ci ni le Pavillon de Barcelone.*

*Lorsque afflué samedi soir avec une légère bruine
belle, riche et puissant de l'art avant l'immense
bloc de béton dans le Reinhardtstraße, nous avons
examiné maussade visages. Beaucoup ne sont
probablement pas l'habitude d'avoir à affronter la
queue jusqu'à ce qu'un videurs larges épaules eux
après un examen approfondi de la liste des invités
à l'admission accordée dernier".*

Il n'empêche... De retour dans le métro
parisien, je voudrais oublier le rire jaune de
"l'admission accordée dernier" pour ne garder
que ce murmure reçu dans mon portable, "Je
ne peux pas vivre sans toi... Tu as entendu ma
déclaration d'amour ?". Seulement la jeune
Claire qui a été mon premier contact, quatre
jours plus tôt, quand nous étions voisines en
avion, revient sur la grande machinerie d'art
contemporain que nous venons de parcourir.
- Ça m'a laissée sur ma faim, dit-elle... Il man-
quait quelque chose... Le cœur et le senti-
ment...

- Oui, j'approuve. L'humain, le sens de l'hu-
main...

En effet tant de dérision, de savoir-faire, et
d'expertise en communication m'ont finale-
ment moins marquée que le métro désuet qui
avait dû connaître la RDA... la splendeur des
corps, même tronqués, déployée au Pergamon
et à l'Alte Muséum... et la précarité, le désar-
roi, incarnés dans un Musée Juif, construit
à l'image de ces éclairs volontaristes et
foudroyants qui mettent notre humanité en
perte d'équilibre, de cohérence, et d'avenir...

Béatrice NODE-LANGLOIS